

Donc on ne fait rien ? demanda Bérenger. On attend bien sagement le duel Macron-Le Pen ? – Pas question !

dit Blin.

– Mais c'est demain et on n'a personne d'autre ! Allez, debout, réveil !

– Je sais, mais là, j'avoue, je cale... Des femmes, on en a, les gays, on a donné, la diversité, c'est dépassé, non, ras-le-bol de toutes ces vieilles casseroles, après tout ce qu'on vient de traverser, le Covid 1-2-3-4-5, on a besoin d'air...

– C'est-à-dire ?

– D'altitude.»

Blin-Bérenger, c'était le duo de choc qui dirigeait Janus, l'agence de communication politique la plus créative du pays. Amélie Blin avait les idées et Yann Bérenger l'art de les mettre en œuvre grâce à sa culture classique et à l'étayage intellectuel dont il était capable. Mais, à un an et demi de l'élection présidentielle, le duo tâtonnait dans le noir.

«Il nous faudrait une créature !

– Une bimbo ?

– Non, pas du tout, une vraie créature !

– Genre celle de Frankenstein ? L'Eve futu... ?»

Sans le laisser finir, Blin sortit du bureau. Bérenger la suivit jusqu'au laboratoire qui créait les hologrammes, les chimères numériques, tous les mirages qui peuplaient la vie politique. En fin de soirée, ils en ressortirent éreintés mais radieux.

Huit mois plus tard, ils tenaient leur candidate. Les scientifiques avaient obtenu un résultat qui les laissait eux-mêmes pantois. D'habitude, disaient-ils, il faut cinq ans pour obtenir ça, nous avons eu la grâce. Cette grâce, c'était une sirène digne de la mythologie grecque, mi-femme mi-oiseau, qui, sur le haut de son corps, n'était que traits fins, joliesse et plumes, mais qui, sous la ceinture, affichait une musculature de griffon et des serres féroces. Devant les écrans du labo, Blin avait opté pour une créature archaïque à laquelle on avait donné un petit tour futuriste, pas trop, juste un petit air, un front lisse, des joues bombées mais pas trop carapace, disait-

elle, les gens en ont marre des robots, ils ont besoin d'une statue de la Liberté, d'une créature qui fende le ciel, oui, mais en chair et en os ! En la découvrant, Blin fut subjuguée, Bérenger aussi.

«Les griffes, c'est obligatoire ? demandèrent-ils d'une même voix.

– Je sais, répondit le directeur du labo, mais, pour avoir les ailes, on doit avoir les griffes.

– De toute façon, on trouvera des parades vestimentaires, dit Blin, elle est tellement fantastique, jamais rien vu d'aussi beau ! Elle va tous les balayer, allez, ouste, dehors la vieille garde !»

La sirène devint encore plus grande quand elle se mit à bouger et à parler avec l'aisance d'une...

«C'est quoi le féminin de "tribun" ? demanda Blin à Bérenger pour rédiger son premier communiqué de presse. Une tribune ?

– Non, tu n'as qu'à dire... Quintilienne, avec l'aisance d'une Quintilienne », suggéra-t-il en souriant.

Il adorait son métier parce qu'on pouvait tout y recycler, la rhétorique latine, la philosophie grecque. L'animal politique était devenu une réalité, mais, s'il avait un cœur battant sous son plumage, il ne disposait pas encore de ce qu'il fallait pour se reproduire, ça viendrait, disait Blin, de toute façon, des présidents qui ne se reproduisaient pas, ça ne choquait plus personne. Mais il fallait lui trouver un nom. Blin passa des jours à y penser, elle s'appellerait Andrée Sintez.



NOUVELLES D'ÉCRIVAINES 4/6

«Le Monde» a proposé à six écrivaines de rédiger une nouvelle de fiction à partir du mot «politique». Nathalie Azoulai a pris la plume



Nathalie Azoulai.

P. MATSAS/LEEXTRA/LEEMAGE

Belle bête

elle était femme et animal, féminine et masculine, terrienne et aérienne, archaïque et augmentée. Aux uns, elle chanterait un retour à la nature sauvage, aux autres, l'hymne d'un futur glorieux. Plus intersectionnelle, il n'y avait pas. On placarda des affiches et, sur tous les murs du pays, on put lire : «André Sintez, plus que le changement, la métamorphose.» Au rictus de Bérenger qui ne supportait pas les fautes de français, Blin rétorqua que justement les Français, eux, adoreraient.

Les Français n'adoreraient pas. On trouva la candidate effrayante, traquée, mais, au nom de la curiosité, ses meetings ne désemplissaient pas. Chaque fois, elle descendait du ciel et atterrissait sur la scène avec l'élégance d'une gymnaste qui se reçoit à la perfection. Elle repliait ses ailes colorées d'un geste martial pour les ranger le long de ses flancs, puis, de la main, elle remettait ses belles plumes en ordre et veillait à bien rentrer ses serres sous ses jupes et ses pantalons. On lui commanda toute sa garde-robe dans une palette dite «Tadorne», mais les gens devaient consulter le dictionnaire pour comprendre. Rien que du noir, du roux, du blanc, de l'orange. La trouvaille fut payante, les tenues d'André Sintez imitées, Hermès en fit son égérie et, pour l'occasion, se rebaptisa même HermEZ.

Au bout de trois mois, on aima André Sintez à la folie. On s'enflamma pour ses odes à la réinvention, son éloge de la désassication. Ciel et mer, ciel et terre, l'univers nous appartient, inutile d'aller sur Mars ou Jupiter, disait-elle, les vrais voyages sont intérieurs. Ou encore, Homère nous a causé du tort, à nous, les sirènes, trop de tort, notre chant n'est pas mortifère, oublions Homère ! Bérenger se risqua juste à lui faire corriger Mars en Arès et Jupiter en Zeus, pour être plus en phase avec son panthéon mais aussi avec les sonorités de son nom. La candidate obtempéra mais Blin trouva Bérenger tatillon.

André Sintez appelaient les foules à oser la transformation, chacun et chacune à chercher en soi-même l'animal et la fable et, pour clôturer ses meetings, elle chantait ses promesses belles et vagues d'une voix qui alternait entre basse et soprano, et dont les graves troublaient Bérenger. De programme, elle n'en avait pas, mais qui s'en souciait puisqu'elle était à elle seule un programme ? Janus devint le nouveau dieu du pays et consacra la tutelle de l'agence en matière de passages, de transitions et d'humanité. Quand on lui parlait du déni de la biologie, André Sintez répondait immédiatement par la suprématie de la vie sur la biologie, le tout sans l'ombre

«Une aubaine, cette sirène, une empreinte carbone proche de zéro, l'atout maître»

d'une acrimonie, car, à la différence de ses adversaires, elle ne fustigeait rien ni personne, elle encensait, elle exaltait, si bien qu'après l'avoir écoutée on se sentait pousser des ailes.

A quelques semaines du suffrage, le pays tout entier voulut être sirène, mais là encore, bien sûr, il y eut des ratés, des inégalités. Quand les uns pouvaient s'offrir des opérations et des injections de qualité, les autres recourraient à des traitements moins sûrs au terme desquels leur poussaient ici un minuscule duvet, là, un gigantesque jabot, sans oublier les becs, les palmes et les ergots. De la greffe de plume à la griffe croissant de lune, le spectre était large. On se retrouva avec une population aérienne et bigarrée, qui croisait espèces tropicales et volailles de poulailler. Mais André Sintez ne chipotait pas, André Sintez n'excluait pas, non, André Sintez accueillait. Devant elle, on se mit même à adorer l'idée de la contagion, comble de l'inclusion, car après avoir traversé des contaminations morbides, voire letaliennes, cette épidémie joyeuse et vitale tenait proprement du miracle.

Ses adversaires parlèrent de carnage. Ses plus féroces détracteurs exigeaient de voir la radio de son squelette pour s'assurer qu'André Sintez avait de vrais os, de quoi porter tout un pays. Les moins virulents plaidèrent pour que les humains se contentent de ce que la nature leur avait donné, mais ils passaient pour des pleutres sans panache. Certains lettrés s'échafaudent à expliquer que, chez Kafka, la métamorphose était tragique, d'autres que, face à une sirène aussi charismatique, il faudrait tant ruser qu'on perdrat tout sens moral, Ulysse à côté, ce n'était rien...

«Récrivons Homère !» lança Blin, agacée par tant de préventions et de scrupules.

Bérenger organisa un concours national qui invitait à récrire le chapitre XII de l'*Odyssee*. Si on séduisait les plus conservateurs des Français, la fanbase latin-grec qu'il connaissait bien, André Sintez ferait céder toutes les digues. L'agence ne reçut pas moins de cinquante mille propositions écrites en grec ancien où les sirènes, droites et sincères, n'obligeraient plus Ulysse à se lier les mains et lui indiquaient le chemin le plus court vers Pénélope. Et, miracle, l'*Odyssee* fut consacré best-seller de l'année, ce qui enchaîna Bérenger.

La victoire approchait : André Sintez serait si belle sur les murs des mairies, le perron de l'Elysée, les passerelles d'avion, sauf que d'avions, elle n'aurait justement plus besoin. Ni de voiture ni même de scooter, rien ! Elle, présidente, elle ne consommerait plus ni kéroène, ni essence, ni diesel, ni hydrogène. Une aubaine, cette sirène, une empreinte carbone proche de zéro, l'atout maître.

André Sintez remporta l'élection et, tandis que l'agence fêtait sa victoire, Bérenger resta planté devant les écrans pour la regarder voler d'un micro à l'autre. Médusé, il scrutait tour à tour ses plumes, ses griffes, ses griffes, ses plumes, puis seulement ses griffes. Elles lui semblaient plus acérées et, sentant s'abattre sur lui l'aile d'un désespoir massif, il ne réussit pas à lever son verre. ■

NATHALIE AZOULAI

Dernier livre paru : «Juvenia» (Stock, 2020).

Prochain article «Le charme de l'ancien», par Carole Fives